Napoléon Aubin

Poésies et chansons

Henry Ward Ranger (1858-1916), *Paysage* (1894),
collection particulière (États-Unis).

Napoléon Aubin (1812-1890).

Poésies et chansons

LES FRANÇAIS AUX CANADIENS

Vous Canadiens, vous autrefois nos frères,
Vous que l'intrigue a lâchement vendus ;
Unissez-vous, comme l'ont fait nos pères,
Et les puissants seront bientôt vaincus.

Forts de vos droits, vous méprisez les haines,
À vos tyrans, opposez vos vertus...
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens ! ne le sentez-vous plus ?

À l'étranger qui vous défend la gloire,
Montrez un titre inscrit dans le passé ;
Le souvenir que laissa la victoire,
De votre cœur ne s'est point effacé...
Demandez-lui qu'il allège vos chaînes...
L'on peut... deux fois... essuyer un refus.
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens ! ne le sentez-vous plus ?

Si, dans vos champs la victoire moins prompte,
Cédait au nombre et trompait la valeur,
L'on ne pourrait vous accabler sans honte !
Vous ne succomberez pas sans honneur !
Vous suppliez... vos demandes sont vaines,
Du rang des peuples, vous êtes exclus...
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens ! ne le sentez-vous plus ?

Il est un vœu qui du peuple s'élance,
Lorsque le joug est trop longtemps porté ;
Le temps n'est plus, où le cœur en silence
Pouvait se taire au nom de liberté !
Du Saint-Laurent, aux rives de la Seine,
Ce nom magique reçoit des tributs.
Au noble sang qui coule dans vos veines,
Ah ! Canadiens, ah ! ne résistez plus !

TRISTESSE

Seul bien que j'envie,
Amour ! douce erreur !
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur.
Ô coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir ?
Ô fleur de jeunesse,
Pourquoi te flétrir ?

Une fièvre ardente
Consume mes os :
Chacun se tourmente
Pour changer de maux,
On suit sa chimère,
On fait des projets...
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais.

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord,
Ma vigueur s'épuise
À vaincre le sort.
Mal qui me possèdes,
Abrège ton cours !
Combien tu m'obsèdes,

Ô FARDEAU DES JOURS !

Seul parmi la foule
Je m'en vais rêvant,

Et sans but je roule
Au pouvoir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main,
Mais nul ne la presse ;
ls vont leur chemin...

Ô mélancolie
Qui partout me suit,
Vois, mon âme se plie
Aux faix des ennuis !
Chaque doux prestige
A fui devant toi :
Monde où tout m'afflige
Que veux-tu de moi ?

La joie est donnée
À nos jeunes ans.
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps.
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs ;
L'hiver bientôt glace
Et fleurs et désirs...

Je vis une rose
Au déclin du jour ;
Que ma main t'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour !
Pour qu'elle te cueille
Demain sans retard.
Je vins... mais sa feuille
Volait au hasard.

COUPLETS EN L'HONNEUR DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Beau Canada ! notre chère patrie,
Vois tes enfants rassemblés en ce jour
C'est l'espérance, ici, qui nous convie ;
Mais le bonheur peut-être aura son tour.
Chacun de nous sent l'ardeur qui l'inspire ;
Chacun de nous répète avec fierté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

Dans l'avenir plaçons notre espérance,
Pour le pays il faut plus que des vœux...
Mais à l'audace unissons la prudence,
Et méprisons un pouvoir orgueilleux.
Si contre nous un ennemi conspire,
Opposons-lui notre fraternité...
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

Peut-être un jour notre habitant paisible
Se lassera du pesant joug d'un roi,
Il s'écrira... mais de sa voix terrible :
« Sortez d'ici... cette terre est à moi !
« Du Canada je puis être un martyre,
« Je n'obéis qu'aux lois que j'ai dicté.
« Pour son pays un Canadien désire
« La paix ! la liberté ! »

Chers défenseurs de notre noble cause,
Tout Canadien vous porte dans son cœur,
Du beau pays qui sur vous se repose,
Oh ! travaillez à fonder le bonheur !
Vous, Papineau, Viger, qu'un peuple admire,

Ah ! recevez un encens mérité ;
Dans notre histoire on vous devra d'inscrire
:
La paix ! la liberté !

Oui, parmi nous, il est une richesse
Dont le pays pourra s'enorgueillir ;
Il est des germes dans notre jeunesse
Que le danger fait en foule surgir.
Ils prouveront que dans nos froides plaines,
Le laurier est aussi récolté,
Qu'un Canadien ne veut pas d'autres
chaînes
Que paix et liberté !

Paix ! Liberté ! voilà notre devise ;
Garde, Saint-Jean, notre naissant chaînon ;
Si la discorde jamais nous divise,
Pour s'allier on choisira ton nom.
Mais, chers amis, hâtons-nous de redire
Ce beau refrain qui doit être adopté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

LA SUISSE LIBRE

chanson

Flatteur, quand ta muse vénale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants ;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans ;
Sur les bords du lac de Genève,

Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers ;
Quand le despotisme en furie,
Parcourt, en grondant, l'univers ;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
La Suisse dit avec fierté :
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Liberté, reine de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrase toujours de ta flamme
Les cœurs des descendants de Tell.

Accours, Déesse fugitive,
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

LE JUSTE MILIEU

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût :
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.

L'un singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra, dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon ;
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré ;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé !
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

Le pauvre n'est jamais tranquille,

Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité ;
C'est là que j'ai trouvé ma place ;
Aussi j'y suis toujours resté.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

LE JEUNE POLONAIS

traduction libre

« Va !... cours où succomba ton père
« Dans son séjour victorieux ;
« Puisses-tu, fils chéri ! brillant dans ta carrière,
« Suivre un cours glorieux !
« Écoute !... le pays t'appelle...
« Il combat pour sa liberté !
« Laisse ta demeure pour une autre éternelle...
« Le sentier de la gloire, à toi, s'est présenté... »
En bénissant ton fils, pleure, pleure, pauvre mère,
Ton fils !... Il veut venger son père...

« Souviens-toi de ta première amante,
« Souviens-toi de tes premiers vœux ;
« Elle t'unira dans sa prière fervente
« Aux braves dans les cieux.
« Quand tu vaincras un adversaire,
« O ! pense aux pleurs qu'elle a versées !

« Puissent-ils te servir d'égide salutaire...
« Pologne !... pleure tes guerriers. »
Le guerrier part... Vierge ! gémis sur sa victoire,
Son premier... et dernier champ de gloire !

Dans les combats, tous se pressèrent
Sur les pas de la liberté ;
Mais sous de brutales masses ils succombèrent !
Le tyran seul a triomphé...
Le sort, aux portes de la vie,
Du tendre fils trancha les jours...
La mère pleure sur son fils, sur sa patrie,
La vierge pleure sur ses amours !
Il dort ! Il est libre ! respectez le courage !
Lauriers ! prêtez-lui votre ombrage...

ÉPITAPHE DE NAPOLÉON

...Shall orphan hands
Inscribe it with their fathers broken swords !
Or the warm trickling of the widows tear
Channel it slowly in the rugged rock ?
As the keen torture of the water drop
Doth wear the sentenced brain, etc.

Un auteur anglais

L'orphelin pour la tracer prendra-t-il le glaive brisé
de son père ? ou les larmes ruisselantes de la veuve
la creuseront-elles lentement sur le rocher durci,
comme l'aigre torture d'une goutte d'eau qui,
tombant toujours au même endroit, perce le crâne
[du condamné ?

Une épitaphe ? à lui !... Mais qui vous la demande ?...
Que quelque roi mesquin d'avance la commande,
De peur qu'après sa mort, abandonné, maudit,
De tous les souvenirs son nom ne soit proscrit !

Qu'il appelle à grands frais des flatteurs hypocrites ;
Qu'il donne de l'argent pour des vertus écrites...
Vous me faites pitié ! mais lui ! mais le héros !
Eh ! pour l'éterniser est-il besoin de mots ?

N'a-t-il pas, subissant votre haine mortelle,
Inscrit sur tous vos fronts une honte éternelle,
Quand sur un triste roc, seul avec son geôlier,
(De la fourbe alliance un scélérat limier,)

Il mourait jour par jour, rajeunissant les gloires
Que vous abolissiez dans vos sombres prétoires ?
Mais quoi ! son épitaphe ? elle fut à sa voix.
De sa plume de fer gravée au cœur des rois !

Puis, n'a-t-il pas aux grands, de son trône suprême,
Dicté pour l'avenir un palpitant poème ?
Et vous le condamnez, quand par d'abjects détours
L'inique Talleyrand, prostitué des cours,

Le vendait pour de l'or aux puissances craintives !
Vous voulez confier à des pierres chétives
Le soin de célébrer ses glorieux revers ?
Et son nom rebondit partout dans l'univers !

Et vous le condamnez, quand des hordes sauvages
Accouraient par millions des serviles rivages !
Honte à vous !... Il tomba... mais son sceptre brisé
Remonta jusqu'au ciel, de hauts faits pavoisé.

Lâches ! son épitaphe appartient à l'histoire :

On verra votre opprobre à côté de sa gloire,
Et la pitié lira : l'étique Wellington,
Enharnaché de croix, près de Napoléon.

Oui, l'orphelin pleure et la veuve soupire ;
L'humanité se plaint, – mais le génie admire !
Anglais ! respectez-le, soyez plus généreux ;
Car, banni de la France – il fut si malheureux !

Quelque jour on dira qu'un héros sans défense
À son noble ennemi donna sa confiance :
— L'ennemi, dira-t-on, à son secours vola ?
— Non, crira l'histoire, le traître il l'immola !

C'est assez pour sa gloire ! ah ! ne reprochez pas
Qu'on ait avec silence entendu son trépas !
Un éloge pompeux serait une satire :
Dites sur son tombeau qui oserait l'écrire ?

L'AMOUR DE LA PATRIE

Pourquoi suis-je amoureux du sol de ma patrie ?
Pourquoi la préférai-je au pays le plus beau ?
Et pourquoi mon désir que la même patrie
Où joua mon enfance accueille mon tombeau ?

Pourquoi mon âme est-elle abattue, alarmée,
Quand je quitte à regret la ville où je suis né ?
Que je n'aperçois plus ondoyer la fumée
Du toit qui me prêtait son abri fortuné ?

Et si j'ai terminé ma course aventurière,

Que mon œil voit déjà les bords du Saint-Laurent,
L'aspect des tristes lieux où repose ma mère,
Pourquoi pour m'attendrir est-il un talisman ?

Pourquoi, si des amis stimulant ma paresse,
Me disent : « Voyagez pour former votre goût »,
À suivre ce conseil qui me chasse et me presse
N'éprouvai-je jamais que tiédeur et dégoût ?

C'est que je ne suis bien qu'au foyer de mes pères ;
Là ma vie est plus douce et mes destins meilleurs :
Je ressemble à ces fleurs qui n'ont de jours prospères
Qu'au lieu de leur naissance et qui meurent ailleurs !

J'y trouve les objets de ma première ivresse,
L'arbre qui me donnait son ombrage et ses fruits,
Le beau fleuve où, nageur, j'exerçai mon adresse,
Le collège où coulaient mes jeux et mes ennuis.

Là j'eus les compagnons de mes belles années ;
L'absence dans mon cœur n'a point versé l'oubli ;
Chaque jour j'aime à voir leurs têtes fortunées ;
Leur nom dans le passé n'est point enseveli.

J'aime à vivre avec eux. Sur un autre rivage
Je ne pourrais fixer mes pas et mon séjour ;
Mon âme loin d'ici languit dans le veuvage
Et ne saurait se plaire aux amitiés d'un jour.

Je vivrais au vallon où Dieu m'a donné l'être,
Mon pays est si beau ! Que chercherais-je ailleurs ?
Quel air serait plus pur, quel site plus champêtre ?
Quelle terre embaumée étale plus de fleurs ?

J'aime à voir l'horizon bordé de ces montagnes
Que gravissaient ma course et mes pas enfantins ;

J'aime à rêver au sein de ces mêmes campagnes
Où les jeux du bas âge ont bercé mes destins.

Tout vient y réveiller ma pensée endormie :
Le lieu le plus aride est un doux souvenir ;
Même un roc décharné, sur cette terre amie,
D'un bonheur qui n'est plus, me peut entretenir.

Je m'y sens imprégné d'une tendre atmosphère
Où respire pour moi la paix et l'amitié :
Le bonheur que j'éprouve ou bien le sort contraire
Y trouvent tour à tour la joie et la pitié.

Voilà pourquoi mon cœur sera toujours fidèle,
À la terre adorée où coule mon destin ;
Voilà pourquoi ma vie, enchaînée auprès d'elle,
Veut s'endormir le soir où brilla son matin.

Chant d'une mère au berceau de son enfant
Dors, mon enfant ; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde ;
Ton innocence à ton matin,
Est en paix avec tout le monde.

Sur le fleuve des premiers jours,
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton œil suivant son beau cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.

Que de souhaits, combien de vœux
Planent sur ta frêle nacelle !
Quand les flots l'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rêves de l'avenir,
Oui, mon âme en riant s'élance ;

Je vois mon bonheur à venir
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci,
Ne rend ton existence amère,
Que le sort te sourie aussi
Comme tu souris à ta mère !

Cher enfant ! quand de mes aïeux
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux,
Que ta main ferme ma paupière !

SOUVENIRS

Oh ! mon pays, heureuse terre !
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image à notre bonheur
Si chère
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent :
Ô vous qui nous abandonnez
Venez !